

# ROULEAU COMPRESSEUR

**A**u matin du 18 août, les positions de la petite armée belge sur la Gette deviennent intenables. Seule pour faire face à la déferlante allemande, elle attend depuis deux semaines déjà les renforts des alliés français et britanniques. Le choix pourrait être fait de jeter dès à présent toutes les forces dans une bataille inégale qui anéantirait inévitablement l'essentiel des forces belges. Le roi Albert I<sup>er</sup> préfère l'option d'un recul stratégique qui permettra le moment venu de mener des contre-attaques. Le début de la retraite derrière la Dyle est ainsi ordonné pour le 18 août dans l'après-midi. Pour les 2 400 soldats belges du 22<sup>e</sup> et du 2<sup>e</sup> de ligne qui se trouvent à Hautem-Sainte-Marguerite, Grimde et Oplinter, l'ordre de repli arrive trop tard et les voici confrontés à 80 000 fantassins allemands épaulés par de puissantes batteries d'infanterie ! Courageusement, les Belges résistent « à outrance », c'est-à-dire autant qu'ils peuvent : 1 250 d'entre

*Le lieutenant Wolfgang d'Ursel et, en fac-similé, la lettre écrite à son épouse par l'un de ses compagnons d'armes.*

eux donnent leur vie avant de se retirer vers Vissennaeken. Sur la route de Diest, des combats héroïques menés par la compagnie du commandant Paul Reding ne parviennent qu'à ralentir l'irrésistible rouleau compresseur allemand. Aujourd'hui, quelques-uns de ces héros reposent encore au cimetière militaire de Hautem-Sainte-Marguerite et à l'église romane Saint-Pierre de Grimde, transformée en nécropole.

Même scénario à Budingen où les Belges sont écrasés par le nombre des assaillants. Parmi ces combattants se trouve le colonel de Schietere de Lophem. Il raconte la mort de l'un de ses officiers, Wolfgang d'Ursel : « Lors de mon retour le long de la Gette, une détonation retentit. C'est le lieutenant d'Ursel qui vient de tirer sur des soldats allemands, cachés dans les couverts, à quelques centaines de mètres. Je m'arme également d'une carabine et, bientôt, j'aperçois deux Allemands accroupis, se disposant à nous fusiller. J'en abats un, d'Ursel se charge de l'autre ; nous tirillons depuis quelques instants et nous avons déjà mis plusieurs adversaires hors de combat, lorsque soudain une balle siffle et produit un léger claquement à ma droite. Tournant la tête, je vois d'Ursel, étendu inanimé, sur le talus de la tranchée. Il semble mort. Le cavalier Simon s'approche, soulève le col-

back et découvre une plaie béante que le malheureux officier porte à la partie postérieure de la tête. Quelle pénible impression ! (...) Parcourant de nouveau les tranchées au sud du pont, je parviens à l'endroit où d'Ursel a été frappé. Le lieutenant, couché au bas du talus, paraît dormir ; une blessure presque imperceptible marque d'un point rouge le coin de l'œil gauche. "Eh bien, d'Ursel, demandai-je, comment vous sentez-vous ?" Avant même d'ouvrir les yeux il me répond : "Ah ! c'est vous, major ?" et j'ai la surprise de lui voir un regard clair et vif. "Souffrez-vous beaucoup ?" "Pas trop ;" "J'ai donné des ordres pour que vous soyez relevé et transporté au poste de secours. Entouré de bons soins, vous serez vite rétabli." Il me remercie beaucoup, me disant toutefois : "Si je n'en échappe point, dites à ma femme que ma dernière pensée a été pour elle." Je le lui promets et l'assure encore que sa blessure n'est nullement mortelle et que des médecins le panseront à l'instant. En le voyant si conscient, si calme, parlant si aisément, j'espérai que la balle avait contourné le crâne et que la plaie de la partie postérieure de la tête n'était qu'un arrachement produit par la sortie du projectile. En partant, je recommande à mon adjoint, le capitaine Baes, de faire évacuer le blessé. L'attaque allemande devient plus forte et décidée ; les shrapnells ennemis atteignent les tranchées ; le nombre des assaillants augmente de minute en minute ; à la chapelle, dont le poste de surveillance s'est replié, se présentent des masses de fantassins ennemis que décime le feu du fusil mitrailleur et des pelotons des lieutenants de Jonghe et d'Ursel. (...)

» J'étais resté un des derniers sur le lieu du combat. Quand je me rends à l'emplacement des chevaux, cavaliers et montures sont partis. Pour me soustraire au danger, car les balles sifflent de plus belle, je m'abrite derrière une maison proche. Quelle veine ! Un cheval passe, je l'attrape, saute en selle et me dirige au galop à travers un espace découvert, frôlé par des centaines de balles. Comment échappai-je ? C'est incompréhensible. (...) A mon profond regret, j'ai dû abandonner le lieutenant d'Ursel sur le champ de bataille, mais j'affirme qu'il n'avait à ce moment qu'une blessure à la tête et que s'il a été frappé au cœur, c'est qu'il a été achevé, au mépris des lois de la guerre. »

Le comte Baudouin d'Ursel, qui nous donne une photo de son grand-père mort au combat, doute de la fin du

thème qui devrait être plus souvent médité aujourd'hui. Mon père, résistant et lui aussi accomplissant son devoir, mourut à son tour dans un camp de prisonniers en Allemagne. Ma mère faisait remarquer qu'en 1914, les parents voyant leur fils partir au combat lui disaient : "Tu

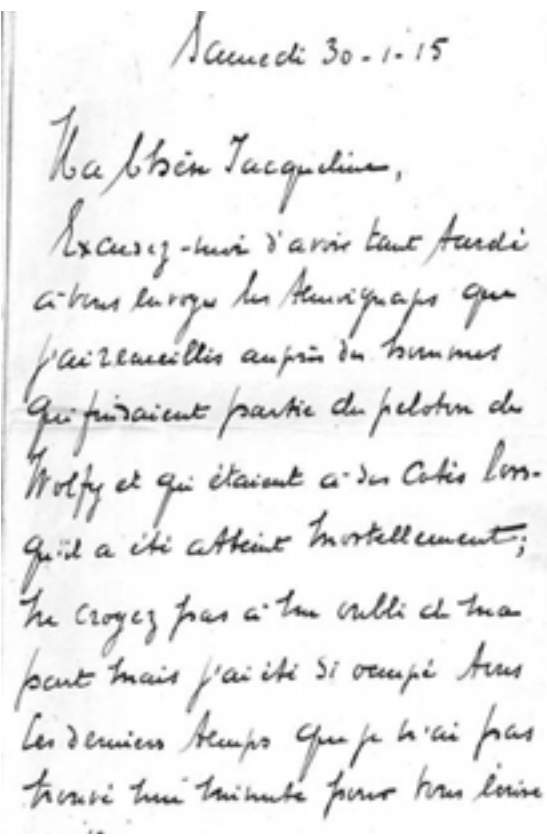
feras ton devoir, n'est-ce pas ?" En 1940, le ton avait changé : "Tu t'arrangeras pour revenir, n'est-ce pas ?" ■

Il écrit : « Le maréchal des logis Engels et les cavaliers Daubechies, Moreau et Leprince qui se trouvaient dans la tranchée aux côtés de Wolfy m'ont parlé en ces termes : Nous nous trouvions aux côtés du L' d'Ursel ; il avait pris une carabine pour faire le coup de feu avec nous ; dès le commencement du combat il est atteint d'une balle à la tête ; nous nous précipitons vers lui pour le relever et le transporter mais il nous a dit aussitôt : "Laissez-moi, restez à votre poste, continuez à faire votre devoir." Sur ces entrefaites le major de Schietere qui commandait cette partie de la ligne arrive à la tranchée ; on lui dit que Wolfy est blessé, il va à lui et Wolfy lui dit : "Vous direz à ma femme que ma dernière pensée est pour elle et pour mes enfants." Le major retourne à l'arrière pour chercher un médecin ; on l'attend, il ne vient pas. Le combat devient acharné, la position est tournée, bientôt ordre nous est donné de battre en retraite ; celle-ci dégénère en déroute. Les cavaliers Daubechies et Moreau, sortis les derniers, ne pouvant plus transporter le pauvre Wolfy à cause de l'intensité du feu, l'étendent sur de la paille et essayent de le cacher ; ils doivent fuir aussitôt, désolés de ne pouvoir l'emporter. Etienne de Jonghe qui se trouvait à la droite de la position passe le dernier auprès de Wolfy, en battant en retraite ; il l'aperçoit étendu dans la tranchée ; n'étant au courant de rien il se précipite vers lui et le prenant pour mort, il lui donne une dernière caresse ; c'est alors qu'il articule faiblement les mots : "Oh, Etienne." Toute tentative de le sauver à ce moment était impossible. »

Le comte Baudouin d'Ursel commente en ces termes choisis dans un texte qu'il écrivit naguère pour le Kasteel d'Ursel Magazine : « En 1974, m'étant perdu en route, j'arrivais un peu en retard à la commémoration du 60<sup>e</sup> anniversaire du combat de Budingen. Le curé en était à son homélie et en entrant dans l'église, les premiers mots que j'entendis étaient : "Doe uw plicht" (faites votre devoir). C'étaient les derniers mots de mon grand-père et le thème de l'homélie, un



*Le comte Baudouin d'Ursel, à proximité du monument qui rend hommage aux combattants belges de Budingen, parmi lesquels se trouvait son grand-père, le lieutenant Wolfgang d'Ursel.*



<sup>(1)</sup> Baron C. Buffin, « La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants », Plon, Paris, 1916, pp. 82 et suivantes.